

Taguieff, Pierre-André. *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. Paris, Éditions la découverte, 1988, 647 p.

Pierre-André Tremblay

Volume 20, numéro 4, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702589ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702589ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1989). Compte rendu de [Taguieff, Pierre-André. *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. Paris, Éditions la découverte, 1988, 647 p.] *Études internationales*, 20(4), 903–904. <https://doi.org/10.7202/702589ar>

TAGUIEFF, Pierre-André. *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. Paris, Éditions la Découverte, 1988, 647 p.

Le gros livre de P.A. Taguieff porte sur une de ces idéologies dont on se demande comment elles font pour continuer à avoir cours. Interrogation qui est d'ailleurs un des fils conducteurs de la recherche que l'auteur mène depuis plusieurs années. La question vaut en effet la peine d'être posée: après tant de travaux prouvant par raison démonstrative que les discours racistes ne sont qu'un tissu de fantasmes n'ayant rien à voir avec la réalité scientifique dont ils disent pourtant s'inspirer, comment se fait-il que le racisme soit aussi florissant?

À cette question pertinente, plusieurs personnes ont voulu apporter une réponse. Les sociologues britanniques, des wébériens comme J. Rex ou des marxistes tels R. Miles, l'ont cherchée du côté des structures sociales en replaçant les discours dans la trame des rapports d'exploitation économique dont le racisme devient alors l'expression. De son côté, C. Guillaumin, qui est sûrement la chercheuse française la plus connue sur le sujet, défend une thèse reposant sur les liens entre les idéologies « naturalisantes » et les rapports de pouvoir. Ces divers auteurs ont en commun leur mode de pensée sociologique qui reporte l'idéologie à quelque chose de non dit mais qui sert de fondement aux discours sociaux.

L'approche de Taguieff est radicalement différente. Plutôt que de prendre l'idéologie raciste comme une exsudation des rapports sociaux, il se situe d'emblée dans l'ordre discursif. La question devient alors: comment se construit ce discours qui sait si bien résister aux critiques? Comment s'est-il transformé dans le temps?

Comment modifie-t-il ses thématiques pour récupérer son opposition?

Une bonne partie de l'ouvrage est ainsi consacrée à cette recherche dite de « lexicologie politique » et fournit les passages parmi les plus intéressants. On retiendra, en particulier, le chapitre sur « Naissances, fonctionnements et avatars du mot « racisme » » (pp. 122-151), qui offre une remarquable histoire des déplacements du concept.

Cette méthode, si elle permet de décrire avec minutie, n'offre guère de voies d'explication sur la durabilité raciste. La recherche de Taguieff se dédouble alors. D'une part, sa première préoccupation est une interrogation anthropologique, comme aurait dit Kant, sur les antécédents et conséquents cognitifs du racisme. Sans élaborer, indiquons que la base du racisme, qu'il soit historique ou « néo », repose sur un refus du métissage, un « désir d'homofiliation physique » (p. 354). On recherchera donc le fondement du racisme du côté de ces pulsions profondes, socialement dirigées, certes, mais néanmoins plus « profondes » que la société. « L'autoracisation puise son énergie dans une passion spécifique: la peur inconditionnelle de l'Autre, l'angoisse identifiable au sentiment d'insécurité absolue » (p. 166).

Malgré de longs excursus sur l'herméneutique, l'analyse repose donc, en fait, sur une psycho-sociologie centrée sur les attitudes, ce que les chercheurs américains des années cinquante appelaient préjugé, c'est-à-dire, comme l'indique le titre de l'ouvrage, le préjugé. Elle est donc passible des mêmes critiques que ses antécédents américains, qu'on ne reprendra pas ici.

La seconde voie d'explication recherchée par Taguieff est toute différente: elle consiste à chercher la faille dans le discours anti-raciste. Comment se fait-il que celui-ci n'arrive pas à trouver d'arguments

définitifs contre le racisme? Comment sont donc construits ces points de vue humanistes si raisonnables et, finalement, toujours sur la défensive?

Le sous-titre donne la réponse: le discours anti-raciste est le « double » du discours raciste, il appartient à la même constellation intellectuelle car, pour contrer les arguments racistes, il en récupère les catégories mentales. Cela explique, par exemple, l'incapacité des anti-racistes à trouver une réponse adéquate à la récupération du thème du « droit à la différence » par les racistes, qui permet à ceux-ci de développer une nébuleuse politico-discursive tout à fait étrangère au racisme nazi. Le problème de l'anti-racisme, c'est donc qu'il est lui aussi une idéologie, même s'il invoque la science et les scientifiques.

De plus, il est une idéologie qui se trouve sur le terrain même de son adversaire: « la référence à la différenciation raciale représente un présupposé commun aux ennemis idéologiques déclarés, et qui enveloppe un postulat second et implicite: les différences sont traitées comme indépassables, ou comme des frontières infranchissables. » (p. 380) Selon Taguieff la seule issue à l'impasse anti-raciste serait le métissage universel (faire disparaître la cause, c'est-à-dire les races, pour annuler la conséquence, c'est-à-dire le racisme), solution irréalisable, sauf système totalitaire mondial.

L'ampleur de ses adversaires pousse donc Taguieff dans des positions souvent inconfortables. Refusant de faire des concessions aux idéologies adverses qu'il dénonce, il se réfugie dans son rôle d'« intellectuel sans attaches », au risque de perdre tout contact avec le débat politique qui, pourtant, lui donne son élan. La conséquence en est parfois extrêmement discutable: ainsi, en voulant sortir du cercle vicieux racisme-antiracisme (ce qu'il appelle « penser au-delà de l'antiracisme »),

il en vient à refuser toute politique d'« action positive » en faveur des discriminés (p. 475). Une telle position est peut-être éthiquement satisfaisante, mais se rapproche beaucoup du *wishful thinking* le plus classique: ce n'est pas en faisant comme si le problème n'existait pas qu'on le réglera. Bref, comme le suggère cette illustration, je ne suis pas sûr que ce livre contribuera vraiment à faire avancer la lutte contre le racisme.

Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres des inconséquences auxquelles risque de mener un point de vue non sociologique sur un problème qui est, à la base, social. D'autres difficultés déçoivent dans ce livre qui, pourtant, est sûrement le plus important en langue française depuis celui de C. Guillaumin. Les notes sont certes impressionnantes (128 pages!), mais elles ne sont pas toutes essentielles, c'est le moins que l'on puisse dire. De plus, comme il s'agit d'une collation d'articles précédemment publiés, on garde l'impression que l'auteur a voulu compenser par la répétition ce qui lui manque de systématisation. L'argument se développe longuement, en spirale, ce qui n'est pas toujours du meilleur effet. Enfin, les pas de côté à volonté sociologique (par exemple les pages 110-121 qui s'apparentent à un compte-rendu d'un livre d'E. Todd, *La troisième planète, structures familiales et systèmes idéologiques*) sont plus divertissants que vraiment convaincants. Le savoir de l'auteur est vaste et son livre vaut la peine qu'on s'y arrête, mais à vouloir trop dire en même temps, on est condamné au bafouillage.

Pierre-André TREMBLAY

*Département des sciences humaines  
Université du Québec à Chicoutimi*